

La prophétie d'Osiris

Laly Chame

Toute ressemblance avec des personnages ou des événements réels serait pure coïncidence. Cette histoire est une fiction.

CHAPITRE I

CRAC

Mais qu'est-ce que... ?

Oups ! J'ai comme une idée, mais... pourvu que je me trompe ! Oui, oui, c'est sûr, je me trompe. Il y a erreur. Je me penche doucement en avant, tout doucement, mue par une certaine appréhension. Je ferme fort les yeux, ne voulant pas voir ce à quoi je pense... Aïe aïe aïe ! Bon à trois je les ouvre. Si mes copines voyaient la scène, elles en tordraient leur petite culotte de rire. Un, deux... deux et demi... trois ! J'ouvre un œil, gardant l'autre obstinément clos et fixe mon entrejambe. Mes yeux s'écarquillent. Dites-moi que j'rêve ! Et M**** ! C'est bien ce que je craignais ! Un trou ! Toute la couture de l'entrejambe de mon pantalon a cédé. La honte ! J'ai craqué mon fute !

Si jamais Florence Samson, Charline Besnard ou Victoria Lorentz, mes trois super copines l'apprennent, c'en est fini de moi. L'une passerait son temps à marcher en canard en cancanant « crac-crac ! ». L'autre aurait une démarche de grosse balourde (on est des filles hein, donc un balourd, une balourde !) me singeant comme si j'avais un énorme postérieur. La dernière passerait son

temps la tête en bas, se regardant l'entrejambe et criant « j'l'ai craqué ou j'l'ai craqué ? » Nan, manifestement, il ne faut surtout pas qu'elles aient vent de cette histoire !

Mais comment ai-je pu faire cela ? Décidément, les vêtements d'aujourd'hui ne valent pas ceux d'avant-hier. Avant, vous naissiez en baby gros, vous grandissiez en baby gros et on vous enterrait dans votre baby gros. D'accord, il avait perdu de son élasticité à force de grandir en même temps que vous. D'accord, ses mailles étaient distendues par les rondeurs corporelles, mais quand même, c'était toujours le même... ou presque. Maintenant, vous achetez un jean le matin, vous mangez au Mac Ut le midi et vous craquez votre falzar le soir, quand le gros hamburger bien gras arrive dans votre petit bedon.

C'est horrible ! Va encore falloir que je fasse appel à m'man pour la couture, même si elle habite à plus de cent kilomètres de chez moi ! Je l'imagine déjà me dire : « Mais ma chérie, tu es assez grande pour prendre du fil et une aiguille toi-même ! » Et moi répondre : « Mais tu sais ma p'tite maman, c'est toujours mieux quand c'est toi qui t'en occupes. »

Pourtant, c'est vrai que j'suis grande du haut de mes 181,5 cm. Remarquez que la taille, c'est comme les chaussures. Quand c'est de l'excellente confection, on fait dans la demi-pointure. Le 0,5 est donc un label de qualité. Alors, dire de quelqu'un qui manque de personnalité que c'est une demi-pointure est un non-sens. CQFD (traduction pour les incultes : c'est ce qu'il fallait démontrer).

À évoquer ma famille, ma tristesse s'éloigne et un sourire se dessine sur mes lèvres. Moi, Laly Chame, le quart de siècle vécu, j'ai toujours besoin de mon papa et de ma maman pour me protéger et me bichonner. Plus le nid est douillet, plus le petit oiseau tarde à s'envoler.

D'ailleurs, en tant qu'oisillon, je tarde tellement que je vais être en retard, si je ne m'active pas un peu. Et là, plus de papa ni de maman pour faire un mot d'excuse à mon chef comme quand j'allais à l'école. Imaginez :

Chère Madame la chef de ma fille,

Ma fille Laly prendra son service aujourd'hui avec un retard certain because elle est trop grosse pour rentrer dans son pantalon et comme elle est plus têtue que Dineiro (son cheval), le vêtement a fini par céder... dans tous les sens du terme. Il m'a fallu réparer l'étendue des dégâts. Je n'avais que du fil blanc, or son pantalon est noir. Et c'est, bien sûr, celui-là qu'elle voulait mettre et pas un autre. Vous savez sans doute ce qu'est un caprice d'enfant et ce qu'une maman est prête à faire pour calmer un gros chagrin. Je suis donc allée acheter du fil de la couleur appropriée. Comme les magasins n'ouvrent qu'à 10 heures, j'ai attendu, attendu, attendu. Ce qui explique le retard de ma fille habituellement si ponctuelle.

Signé : une maman qui paie ses impôts

Ça, ce serait l'top !

Par contre, je ne sais pas si ma chef apprécierait cette histoire cousue de fil blanc.

Du coup, j'enfile mon blue-jean préféré (tant pis, aujourd'hui ce sera décontract'style !), une paire de baskets pour affronter la journée, et je troque mon polo pour une jolie chemise. J'adore changer de fringues plusieurs fois par jour. Tant pis pour la lessive. Pour me donner bonne conscience, j'utilise de la lessive biodégradable. Elle est biologique et se dégrade si vite qu'elle n'a même pas le temps de laver le linge.

Je me maquille avec soin pour prendre de l'assurance et aussi par coquetterie. Je suis blonde et j'assume ! Si, si, vous allez voir. J'ai la peau claire, je rougis très facilement. Donc, fond de teint obligatoire, suivi d'un mascara extenseur de cils marron ou gris pour ne pas faire pot de peinture, fard à paupières foncé pour faire ressortir mes yeux bleu océan, et une touche de gloss rosé sur mes lèvres pour les rendre pulpeuses.

Pour moi, un visage sans fard, c'est comme un phare sans lumière : un monument à l'abandon qui risque de s'écrouler. Une ride, deux rides, trois rides, et pouf ! C'est tout l'édifice qui part en morceaux. Circulez ! Il n'y a plus rien à voir ! D'où l'invention parfaite : le maquillage-camouflage. Il cache rides, cernes, rougeurs... C'est un vrai bonheur. Une touche de parfum, et voilà je suis fin prête. Direction le boulot.

« 500 connards sur la ligne de départ, 500 blaireaux sur leur moto, ça fait un max de blairs, aux portes du désert... », Renaud à fond dans mon bolide, je chante à tue-tête, en regardant les autres conducteurs. Celui qui est derrière moi, dans sa voiture bleu foncé toute cabossée, semble être de mauvaise humeur. Il aurait pu se raser ce matin tout de même. Il n'a sans doute pas eu le temps de prendre son petit déjeuner ! D'où, peut-être, le fait qu'il soit de mauvais poil. À côté de moi se trouve un gros 4x4 noir métallisé, très utile en Seine-Saint-Denis pour accentuer la pollution. Le type qui le conduit me regarde de travers. Quoi ? Tu veux ma photo ? Pas d problème, je prends la pose ! C'est pas d ma faute si on n'avance pas ! Que de temps perdu dans les bouchons ! J'n'ai qu'trois kilomètres à faire, et ça fait déjà une demi-heure que j'suis dans mon superbe coupé. Encore une andouille qui a dû cartonner ! À moins que ce ne soit un cornichon ! Tout dépend si c'est un gars ou une fille. En tout cas, j'aurais mieux fait d'aller bosser à pied ! C'est que je vais être en retard pour de vrai !

La marche à pied, c'est bon pour la planète, pour ma santé et pour ma silhouette, en théorie, oui... mais, pour marcher, la tenue survêt'-baskets est la plus appropriée. Je ne conçois pas la marche en talons aiguilles. Pour se tordre les chevilles, y a pas mieux. Le problème, c'est que le survêt' n'est pas une tenue adéquate pour recevoir du public. De plus, moi quand je m'active, je transgoutte à grosses spires. Alors, j'envisage mal d'imposer à mon cher public (il n'y a pas que les impôts qui sont chers !) mes auréoles sous les bras et le parfum qui accompagne. Bref, il faut se rendre à l'évidence, aller au bureau à pied, ce n'est pas faisable. Je n'ai donc plus qu'à prendre mon mal en patience...

« Dans ma caisse américaine, je suis le plus fort, toujours un peu voyou, un peu rock, je peux plus sortir dehors... », mais Dick Rivers, t'es trop fort ! Comment tu sais qu'j'peux plus sortir dehors ? ni avancer, ni reculer, ma voiture est coincée ! Le public devra patienter car ce matin, j'suis de réception. Mon job ? Ah oui, j'vous en ai pas encore parlé pour ne pas vous faire fuir. Je suis Relations Publiques au centre des impôts de Neuilly-sur-Marne. Ça y est ? Je vous ai fait peur ? Non mais revenez ! L'histoire n'a pas encore commencé ! J'suis pas d'la police fiscale. Vos économies n'ont rien à craindre. Vous allez voir, je suis marrante comme fille et en plus, dans ma vie de tous les jours, il m'arrive toujours un tas d'aventures. Après les Malheurs de Sophie, les Âneries d'Laly...)

Au terme d'une bonne heure de trajet, j'me gare enfin sur le parking municipal. Je terminerai le trajet à pied. Va falloir vérifier l'étymologie du mot bonheur parce que moi, je trouve que perdre une bonne heure, ce n'est pas du bonheur ! Mon bolide garé, j'en sors précipitamment, comme si j'avais le feu aux fesses ou les fesses en feu, au choix. Mais ce n'est ni l'un ni l'autre qui me fait me hâter. C'est plutôt ce que j'aperçois au loin, devant le centre des

impôts : des camions de pompiers, des voitures de police, des gyrophares, et une tonne de badauds (voire même plusieurs tonnes parce qu'y a nettement plus de dix curieux), si nombreux que ça empêche les voitures de circuler. J'comprends mieux le bouchon maintenant, mais... qu'est-ce qui se passe ?

Je m'approche le plus vite possible du centre. L'agitation règne. Les gens se bousculent pour voir. Quoi ? J'en sais rien. L'atmosphère est pesante. Je ne vois pas de fumée dans les airs. Il ne s'agit donc pas d'un incendie. Ouf ! C'est déjà ça ! Rien qu'à l'idée que je pourrais à nouveau me retrouver au milieu des flammes, mon poil se hérissé – tiens au fait, ça me rappelle qu'il va falloir que je prenne rendez-vous chez mon esthéticienne. Je préfère éviter de retourner dans un four comme l'an dernier avec mes copines ! Nous avons failli y laisser notre peau. Je n'ai pas envie de revoir les pompiers à l'œuvre, même s'ils sont beaux, virils et bien musclés (ahhhh... je bave). J'essaie de me frayer un chemin dans la foule. Vraiment, il y a un monde impressionnant sur le petit parking du centre des impôts. Le bâtiment, constitué d'un seul étage, datant du siècle dernier, s'est grisé d'un coup. Malgré une météo estivale, et bien que ses murs soient léchés par le soleil, il me semble terne, étouffant. Un fort Boyard en plein 93 ! Les parterres de fleurs ne l'égaient pas comme à leur habitude. Mes yeux errent dans ce décor soudain sinistre afin de découvrir un quelconque indice m'indiquant ce qui se trame ici. Les conversations vont bon train. J'entends parler d'accident, de cambriolage, et même de prise d'otages. Chacun y va de son hypothèse. Je ne sais que croire, mais je sens que l'heure est grave.

C'est alors que j'aperçois sous un képi une jolie petite brunette aux yeux noisette. Sous l'uniforme, je reconnais mon amie Charline Besnard.

— Hey Cha !

La gendarme se retourne alors et s'approche. Comme je suis plus grande que la moyenne, je suis parfaitement visible.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Ah Laly ! Viens, il faut qu'on parle. Messieurs dames, s'époumone ma copine, laissez passer s'il vous plaît !

Les gens ont du mal à s'écarter. Ils me regardent comme si j'étais une bête curieuse. Dans la foule, je croise le regard des collègues qui patientent tranquillement parmi les contribuables et badauds, dont le nombre ne cesse de croître.

Je remarque alors que M^{me} Malloux, la chef de centre, est aux prises avec des journalistes locaux. Difficile de la louper d'ailleurs. C'est une belle et grande femme brune à fort caractère et vêtue de tailleurs toujours très bien coupés. En permanence perchée sur de hauts et chics talons, elle dirige son équipe (c'est nous !) d'une main de fer dans un gant de velours.

Je ne sais pas encore ce qui se passe, mais ce doit être sérieux pour que la presse soit là.

Mon amie me tire par le bras et m'introduit dans l'hôtel des finances. Je la sens contrariée. Dans le hall d'entrée, elle me désigne un des bancs pour contribuables et m'invite à m'asseoir. Pas normal, ça. Charline n'est pas du genre à prendre des gants et encore moins à perdre du temps en faisant des manières. Elle ne joue pas aux gendarmes et aux voleurs. Elle les traque vraiment. Alors, que se passe-t-il ici à la fin ?

— Laly écoute, ça risque de ne pas être évident à entendre...

— Quoi ? Pourquoi toute cette agitation ? Il y a des uniformes partout ! En temps normal, j'apprécie la présence des pompiers et la tienne, mais là, ça m'inquiète un peu. C'est quoi c'bordel ?

— Un de tes collègues est mort.

— Hein ? Qui donc ?

— Un dénommé Vincent Landon.

— Comment ?

— Tu le connaissais bien ?

— Pas plus que ça. C'était un jeune vérificateur sympa, sans histoire. Très compétent. On bossait de temps en temps sur certains dossiers. Alors, comment est-il mort ?

— On l'a retrouvé mutilé, égorgé en bas, aux archives. Et... le reste est horrible...

— Comment ça, le reste ?

— Il est énucléé !

Erkkkkkkkkkkkkkk ! C'est plus que je ne peux supporter. La pensée d'un corps lacéré et d'un visage sanguinolent aux orbites vides me fait vomir. Le carrelage de l'entrée s'en trouve copieusement arrosé. Je suis livide. Mes jambes flageolent. Je comprends mieux pourquoi mon amie voulait que je m'assoie.

— Mais, Charline, il n'a pas pu faire cela tout seul !

— C'est une bonne remarque. Visiblement, il a été assassiné, sans mauvais jeu de mots !

— Qui t'a appelée ?

— La femme de ménage a alerté le commissariat ce matin. Ta chef de centre a été avertie. Elle m'a fait savoir qu'elle voulait que je sois présente.

— Pour une fois qu'elle descendait nettoyer ! Elle ne va pas recommencer de sitôt. Les araignées ont le temps de se multiplier.

J'ai la chair de poule et mes nausées reprennent de plus belle. Charline est toujours debout. Elle me fait face. La situation ne semble pas la toucher. Moi, j'imagine mon collègue zigouillé et recouvert d'horribles araignées bien velues, qui viennent terminer le travail de l'assassin en pondant et en grignotant le reste de son corps. Je sais que ces bestioles ne sont pas carnivores, mais malgré tout, mon cerveau ne peut s'empêcher de visualiser cette scène horrible.

— Ce n'est pas tout, reprend Charline. Accroche-toi. Les yeux de ton collègue ont été placés dans un récipient à tête de chat, qu'on a retrouvé à côté de son corps.

— C'est une farce ?

— Si c'était une blague, j'aurais pas présente. On m'a appelée parce que je connais bien les lieux depuis que tu m'entraînes dans un tas d'histoires qui sont soi-disant fiscales, mais qui se terminent en fait toujours dans un commissariat ou une caserne ! Seulement, cette fois-ci, c'est à ton tour de me suivre, cette affaire est de ma compétence. Tiens, j'avais te montrer le récipient, mais surtout tu gardes ça pour toi, c'est un élément de l'enquête.

Charline fouille alors dans sa poche et en tire son téléphone portable. Un joli jouet tactile. Presqu'aussi bien que le mien. Presque, parce qu'il n'a pas de sonnerie Johnny. OK, il est beau, il est noir, il est plat, il est léger, il a toutes les options possibles et imaginables, MAIS il n'a pas de sonnerie Johnny. Et si t'as pas une sonnerie Johnny, t'es has been. Cha est mon amie, elle ne peut pas avoir toutes les qualités du monde plus avoir une sonnerie Johnny. Sinon elle serait trop parfaite. Elle, elle préfère René la taupe. À chacune ses fantômes. Moi, rencontrer Johnny, elle, se taper une taupe... Mon esprit s'égare !

Mon amie tapote sur son portable et me le tend. La photo d'un vase fermé m'apparaît alors. Il est en terre cuite. Une tête de chat tient lieu de bouchon. Sur l'avant du réceptacle, sobre et ventru, figure un texte hiéroglyphique gravé.

— C'est le récipient dans lequel on a trouvé les yeux de ton collègue.

Ce vase me rappelle quelque chose... Mais oui, bien sûr !

— C'est un vase canope.

— Tu t'intéresses à l'art égyptien ?

— Oui, j'l'adore ! C'est mon amour, c'est mon trésor ! répon-

dis-je en parodiant une chanteuse. Depuis que je suis célib', j'en profite pour sortir un max ! Entre autres, je flâne des heures entières dans les salles du Louvre.

— En parlant de célibat, ce serait bien que tu rencontres un homme, depuis le temps qu'il est parti, l'autre.

— Tu sais, les hommes, c'est comme les vacances, tu les attends longtemps et ça ne dure qu'un moment. Difficile de trouver le bon. Je commence à comprendre pourquoi ils aiment les voitures. C'est parce qu'ils fonctionnent comme des places de stationnement. Toutes les bonnes places sont occupées. Celles qui restent libres sont réservées aux handicapés.

— Bon, je vois que tu ne le prends pas trop mal. Mais, dis-moi, c'est quoi un vase canope ?

— C'est un vase qui, au temps des Égyptiens, était destiné à recevoir les viscères des morts. Normalement il y en a quatre et ils se placent à côté du sarcophage. Chacun doit contenir un morceau précieux du corps du mort : les poumons, les intestins, l'estomac et le foie.

— Pas les yeux ? Bizarre comme affaire !

Mais pourquoi Vincent a-t-il été assassiné ? et énucléé ? Et surtout, que fait un vase canope à côté de son corps ?

Pendant ce temps, quelque part en France, plus précisément en Seine-Saint-Denis, un homme au sombre dessein s'esclaffe :

— Ah ! Vous avez fait du bon travail, fidèles serviteurs. De l'excellent travail ! Je vous en félicite.

— Ça n'a pas été évident, maître. Il n'arrêtait pas de gesticuler.

— Oui, maître. Il a fallu s'y mettre tous les deux.